

...Lexique des termes musicaux...

Guide-main : Appareil constitué d'une barre de fer placée à une hauteur déterminée devant le clavier d'un piano pour obliger les mains à adopter une certaine position. De nombreuses méthodes pour bien apprendre à jouer du piano furent inventées tout au long du XIXe siècle. Heureusement, elles furent toutes abandonnées pour des techniques moins nocives.

Guimbarde : Instrument de musique formé d'une lame d'épaisseur inégale placée sur un cadre en forme de fer à cheval. On pose les extrémités du cadre contre la mâchoire et on fait vibrer la lame. Les résonateurs de cet instrument sont constitués par les mâchoires, les lèvres et le pharynx qu'un musicien habile peut mouvoir. Les sons divers qu'il produit ont un caractère mystérieux qui n'a jamais cessé de fasciner les peuples.

Guitare : Instrument à cordes pincées. Issu de la famille des cithares, cet instrument semble être né en Espagne au XIIe siècle. Il fut très à la mode dans toute l'Europe au XVIe siècle, époque où il commença à adopter sa forme actuelle. Elle est constituée d'une caisse de forme ovale, percée d'une ouïe circulaire, étranglée en son milieu et surmontée d'un manche avec 11 frettes métalliques et un chevillier. L'instrument moderne possède 6 cordes de boyau, dont les trois plus graves sont entourées de fil métallique. L'accord, de bas en haut, est fait des notes mi, la, ré, sol, si, mi.

Habanera : Danse d'origine cubaine très en vogue à la fin du XIXe siècle. Elle est née de la rencontre d'éléments européens avec les rythmes très syncopés des Africains. Les compositeurs français ont su tirer de grands effets de cette danse, comme en témoigne celle de l'opéra *Carmen* de Bizet.

Harmonica à bouche : Instrument constitué d'une rangée d'anches libres, enfermées dans une petite boîte plate. On en joue comme de la flûte de Pan, en promenant la boîte devant la bouche et en soufflant ou en aspirant selon la note désirée.

Harmonica à verres : Instrument composé de verres en cristal que l'on accordait en les remplissant de plus ou moins d'eau et dont on jouait en frottant les bords. Il connut un grand succès à la fin du XVIIIe siècle : Gluck en joua en public et Mozart composa pour cet instrument un quintette.

...Ephéméride du bicentenaire...

2 mars 1812 : Emeute à Caen. L'Empereur fait mettre Memel sous les armes. Les troupes entrent Prusse.

3 mars 1812 : L'Empereur fait armer le contingent de Bade et de Hesse, et organise la Grande Armée.

4 mars 1812 : Alliance franco-autrichienne.

4 mars 1812 : Castlereagh est nommé ministre des affaires étrangères du Royaume-Uni

6 mars 1812 : Napoléon organise la Garde nationale.

10 mars 1812 : l'Empereur donne l'ordre à sa Vieille Garde de se rendre à Mayence.

11 mars 1812 : Emancipation des juifs de Prusse

15 mars 1812 : Napoléon donne l'ordre aux armées d'Espagne et du Portugal que tout ce qui appartient à la Garde de Paris doit rejoindre sans délai.

16 mars - 6 avril 1812: Victoire des anglo-portugais à la bataille de Badajoz. Napoléon confie le commandement de toutes ses armées en Espagne au roi d'Espagne ; le maréchal Jourdan est chef d'état-major.

18 mars 1812 : Les Cortes de Cadix établissent une constitution libérale et centralisatrice qui ne sera jamais appliquée.

8 avril 1812 : Le tsar Alexandre 1^{er} adresse un ultimatum à Napoléon.

9 avril 1812 : Traité russo-suédois entre Alexandre 1^{er} et Bernadotte.

9 avril 1812 : Le tsar exige l'évacuation des troupes françaises entre l'Elbe et l'Oder.

18 avril 1812 : Les corps d'armée stationnés en Allemagne, reçoivent l'ordre de se mettre sur le pied de guerre.

.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

La Gazette N°81

Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la
Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)

METEO

Mars verra la fin de l'hiver et fin mars, le début du printemps. Il va pleuvoir par-ci, par-là, un peu partout. Mais nous aurons de très belles journées printanières encore bien fraîches cependant. De la neige en montagne et parfois en plaine sera encore à prévoir. Enfin, les températures seront normales pour la saison avec quelques petites pointes pas désagréables du tout.



HOROSCOPE

Poisson : Le facteur devrait vous apporter du courrier soit le matin, soit l'après-midi. Surveillez bien votre boîte aux lettres, surtout les natifs du deuxième décan !

Bélier : Vous avez de la chance ! Le facteur doit passer vous donner du courrier. Quelques publicités sans importance seront à prévoir et vous pourrez allumer le feu avec si vous avez une cheminée.

.....Le mot du secrétaire.....

L'année est déjà bien entamée et nous avons rangé nos souvenirs dans leurs boîtes respectives. Suite à notre fameux concert, les vapeurs d'orgueil et de fierté légitimes se sont estompées mais ses notes fameuses hantent encore nos oreilles. Il y a comme ça des moments où nous aimerions que le temps se soit arrêté. Mais il faut passer à autre chose. Nous avons d'autres événements à construire et à proposer.

2011 s'annonce comme un bon cru. Janvier a vu exceptionnellement se dérouler une assemblée générale ordinaire dont la brièveté a ravi tout le monde d'autant plus qu'après Christophe, cuisinier de métier, nous a servi un succulent menu de discours voltairien, qui bien que derrière les fagots, dont nos papilles se souviennent encore. Décidément la BGHA fait dans le souvenir inoubliable !

Notre traditionnel Baeckeofe a été remplacé par des « vol-au-vents » et des « spaezele » que nous dégustâmes tous ensemble peu après une des plus courtes assemblées

générales qu'ait vue notre batterie. Merci cher Christophe pour cet excellent repas que tu nous as offert. Nous y avons goûté non seulement un produit de qualité mais également l'étendue de ton savoir-faire et le plaisir de t'avoir parmi nous.

A l'issue de l'A.G., le comité s'est trouvé inchangé et des orientations ont été prises qui seront affinées en réunion de comité. C'est ce qui fait la différence entre la loi et le règlement. Le compte-rendu en a été rédigé et transmis rapidement dans les formes prescrites par notre secrétaire au tribunal d'instance compétent. Le temps des bilans a été et la BGHA se porte bien n'en déplaie à certains adeptes d'un discours voltairien, qui bien que n'appartenant pas à la BGHA, colportèrent sur notre petite troupe des propos alarmistes et bien sûr, non fondés.

La précédente gazette a été distribuée lors de cette assemblée. José (et tous les autres grognards) a pu apprécier son poster promis dans le numéro spécial. « Chose promise !

Chose due ! » Dit l'adage. 2011 est maintenant aux oubliettes et nous pouvons nous enorgueillir du fait que tout le monde participe depuis vingt ans pour les plus anciens, encore et toujours, à ce qui fait ce que nous sommes. Même au niveau de la toujours très sensible participation aux répétitions et aux sorties, objet de tellement de débats et d'énerverment tout au long de l'année, comme relaté dans le compte-rendu de l'assemblée, il n'y a vraiment pas de quoi en fait, en faire une « névro-déjection paroxystique » où autrement dit, un caca nerveux.

Après vingt ans, c'est un signe indéniable de notre bonne vitalité. Nous aimons tous ce que nous faisons. Quand bien même parfois règnent de petites tensions, sauf exception, elles sont vite dissipées. C'est ce qui fait la qualité de notre petit groupe. Mais de ça, nous en sommes convaincus.

Campagne

.....Portrait.....

Général Baron Pierre BODELIN (1764 - 1828)

Pierre Bodelin est né le 9 juin 1764 au grade de sergent, sergent-major, sous-lieutenant et lieutenant, le 6 frimaire An II (26 novembre 1793), 18 et 20 prairial An II (6 et 8 juin 1794) et 1^{er} thermidor An II (19 juillet 1794). Il fit les campagnes de 1792 à l'An II (1794) à l'armée du Nord, créée le 14 décembre 1791, sous les ordres du maréchal de Rochambeau puis du maréchal Luckner. Il reçut un coup de feu à la main droite au blocus de Landrecies en floréal An II (avril 1794) alors occupée par l'armée autrichienne. A la fin de 1794, il est envoyé avec son unité à l'armée de Sambre-et-Meuse, composée le 29 juin 1794 avec l'armée des Ardennes, l'aile droite de l'Armée du Nord et de l'aile gauche de l'armée de la Moselle. Il y est nommé « lieutenant-adjutant-major » (c'est à dire lieutenant adjoint au major [commandant]) le 5 ventôse An IV (24 février 1796). Dirigé sur l'armée d'Italie, il se distingue à la bataille de Gradisca et au passage de l'Isonzo le 29 ventôse An V (19 mars 1797) et devient capitaine le 5 fructidor de la même année (22 août 1797). Il part pour l'expédition d'Egypte et de Syrie et assiste aux batailles et aux sièges d'Alexandrie, des Pyramides, de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre. Il est blessé pour la deuxième fois le 7 thermidor An VII (25 juillet 1799) à la bataille d'Aboukir et reçut une troisième blessure à l'épaule le 30 ventôse An IX (21 mars 1801) près d'Alexandrie. Il est nommé chef de bataillon le 22 floréal An IX (12 mai 1801) et rentre en France dans les mois qui suivent. Il est employé au camp de Bruges (Gand), l'un des trois grands camps qui avec celui de Saint-Omer (Boulogne, Outreau, Wimille, Wimereux et Ambleteuse) et Montreuil (Etaples) forment l'armée des Côtes de l'Océan.



Drapeau du 2^e bataillon du 74^e

bataille en 1794 puis la 74^e demi-brigade de ligne en 1796 qui sera dissoute en 1803. Le 2^e bataillon de la 74^e demi-brigade devient une composante avec le 5^e bataillon de volontaires des Vosges et le 2^e de la Vienne, de la 138^e demi-brigade de bataille. En 1796, la 138^e demi-brigade d'infanterie forme, avec la 24^e, la 61^e demi-brigade d'infanterie laquelle deviendra le 61^e régiment d'infanterie de ligne. En attendant, Pierre Bodelin est nommé caporal le 20 août 1791. C'était alors le premier grade de sous-officier ou bas-officier (le caporal ne redeviendra homme du rang qu'en 1818). Il est nommé caporal-fourrier le 11 mai 1793. Puis, très rapidement, il sera promu

Il obtient la Légion d'honneur le 25 prairial An XII (14 juin 1804) qui lui fut remise sans doute au camp de Boulogne en août, lors de la deuxième distribution. Il part ensuite avec la Grande Armée pour les campagnes de l'An XIV (1805) à 1806. Il est en Autriche et en Prusse. Ses qualités l'appellent à prendre rang dans l'état-major du régiment des grenadiers à pied de la Garde impériale avec son grade de chef de bataillon sous les ordres du major-colonel Dorsenne et du général de brigade Hulin. Au côté de ses collègues Flamand, Darquier et Longchamps, il est le seul chef de bataillon décoré de la Légion d'Honneur. Il sert ensuite en Pologne en 1807 et en 1808, il suit l'Empereur en Espagne. Le 20 août, il est fait chevalier de l'Empire et le 16 novembre, il est nommé officier de la Légion d'Honneur. En 1809, il est en Allemagne et est promu major (commandant aujourd'hui) avec rang de colonel aux fusiliers-grenadiers de la Garde le 6 juillet sur le champ de bataille de Wagram.

En 1810, il retourne en Espagne où il sera fait baron de l'Empire le 11 juin. En 1812, il quitte la péninsule pour se rendre à la seconde Grande Armée qui prépare la campagne de Russie. Ayant survécu à la terrible retraite, il est élevé au grade de général le 13 avril 1813 et est admis à la retraite le 20 du même mois. Il se retire à Versailles où il meurt le 14 janvier 1828.

Campagne (Sources : Faste de la Légion d'Honneur - Les levées départementales dans l'Allier - Dictionnaire historique et biographique)

Il obtient la Légion d'honneur le 25 prairial An XII (14 juin 1804) qui lui fut remise sans doute au camp de Boulogne en août, lors de la deuxième distribution. Il part ensuite avec la Grande Armée pour les campagnes de l'An XIV (1805) à 1806. Il est en Autriche et en Prusse. Ses qualités l'appellent à prendre rang dans l'état-major du régiment des grenadiers à pied de la Garde impériale avec son grade de chef de bataillon sous les ordres du major-colonel Dorsenne et du général de brigade Hulin. Au côté de ses collègues Flamand, Darquier et Longchamps, il est le seul chef de bataillon décoré de la Légion d'Honneur. Il sert ensuite en Pologne en 1807 et en 1808, il suit l'Empereur en Espagne. Le 20 août, il est fait chevalier de l'Empire et le 16 novembre, il est nommé officier de la Légion d'Honneur. En 1809, il est en Allemagne et est promu major (commandant aujourd'hui) avec rang de colonel aux fusiliers-grenadiers de la Garde le 6 juillet sur le champ de bataille de Wagram.

En 1810, il retourne en Espagne où il sera fait baron de l'Empire le 11 juin. En 1812, il quitte la péninsule pour se rendre à la seconde Grande Armée qui prépare la campagne de Russie. Ayant survécu à la terrible retraite, il est élevé au grade de général le 13 avril 1813 et est admis à la retraite le 20 du même mois. Il se retire à Versailles où il meurt le 14 janvier 1828.

Campagne (Sources : Faste de la Légion d'Honneur - Les levées départementales dans l'Allier - Dictionnaire historique et biographique)

Campagne (Sources : Faste de la Légion d'Honneur - Les levées départementales dans l'Allier - Dictionnaire historique et biographique)

.....Echo de Campagne.....

Les tambours et le drapeau. Extrait du règlement militaire du 1^{er} août 1791

Aujourd'hui, il est de coutume de placer la musique militaire en tête d'une troupe en marche. Les nombreuses cartes postales anciennes en attestent et nous avons l'impression qu'il en a toujours été ainsi. Il en est de même pour le drapeau et sa garde.

Or il n'en est absolument rien. Cet ordre de placements est de conception très moderne. C'est une erreur que de voir notamment dans le célèbre film des années 70, « Waterloo » de Bondarchuk que de voir les musiques défiler avant la bataille en tête des troupes. Voici ce que prévoyait le règlement militaire du 1^{er} août 1791 de son titre précis : « Règlement concernant l'exercice et les manœuvres de l'infanterie » qui prévalu longtemps encore sous le 1^{er} Empire.

Ce règlement indique en sa page cinq, six et sept, la place des tambours et musiciens comme suit : « Les tambours de chaque bataillon, formés sur un rang si le régiment est sur le pied de paix, sur deux rangs s'il est sur le pied de guerre, seront placés à quinze pas derrière le cinquième peloton de leur bataillon : le tambour-major sera à la tête des

Tambours du premier bataillon, et le caporal tambour à la tête de ceux du second. Les musiciens, sur un rang seront placés à deux pas derrière les tambours du premier bataillon. »

De même, concernant le drapeau et sa garde, sa composition en est donnée immédiatement après en page six comme suit : « La garde du drapeau de chaque bataillon, composée des huit caporaux-fourriers des compagnies de fusiliers, sera placée à la gauche de la seconde section du quatrième peloton, et fera partie de cette section. » Nous sommes bien loin du front des troupes et il n'est pas question encore des « aigles ». Les drapeaux régimentaires ne seront ainsi dénommés qu'à partir de 1804.

« Le premier rang de cette garde sera composé du sergent-major, qui portera le drapeau, et de deux caporaux-fourriers, placés, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche.

Les deux autres rangs seront formés chacun de trois caporaux-fourriers. Les caporaux-fourriers porteront, ainsi que les sous-officiers placés derrière les chefs de peloton et les sous-officiers de serre-file, l'arme dans le bras droit.

On placera de préférence au second rang de la garde du drapeau les trois caporaux-fourriers qui auront le plus de régularité et de perfection, tant pour la position sous les armes, que pour la marche.

Le colonel, et en son absence le commandant du régiment, choisira dans chaque bataillon le sergent-major qui devra porter le drapeau. Il est de la plus grande importance pour la marche en bataille, que ce sergent-major soit exercé avec le plus grand soin à la précision du pas, tant pour la longueur que pour la cadence, et à se prolonger, sans varier, sur une direction donnée. »

C'est à partir du 18 février 1808 que le porte-aigle sera un lieutenant ayant fait les campagnes d'Ulm, Austerlitz, Iéna et Friedland. Il aura alors le grade de lieutenant de 1^{ère} classe.

.....Le coin des modélistes.....

..Décorations d'Empire..



Couronne de fer d'Italie
(Source : www.empire1804.fr)



Le maréchal Davout réalisé par l'un d'entre nous
Figurine en résine 120mm peinte à la main

.....Anecdote.....

Pour un mot !

François Fournier-Sarlovèse, colonel du 12^e régiment de hussards, était d'une intrépidité rare, et le meilleur pistolet de l'armée. Il vint à Paris à l'époque où Bonaparte fut nommé 1^{er} Consul. Se trouvant en société d'officiers assez mal disposés envers l'ancien général de l'armée d'Italie, l'un d'entre eux dit que Bonaparte jouait à se faire assassiner. « Ce n'est pas aussi facile qu'on le pense, répond un autre, on ne l'approche pas. » Le colonel, qui était en pointe de vin, eut l'imprudence de dire qu'il parierait tuer le premier consul d'un coup de pistolet à cinquante pas. La vérité est que, guerrier plein d'honneur, il n'eût jamais la pensée d'un tel crime, mais, comme nous l'avons dit, il avait la tête échauffée, et avec cela il s'agissait de son adresse au pistolet. Quoiqu'il en soit, le bon Fouché, qui, à cette époque, avait des mouches partout, fut instruit du propos qu'avait tenu le colonel. Il fut arrêté au sortir de l'Opéra (le 07 mai 1802 et enfermé au Temple). Peu de jours après, (le 26 mai), il fut exilé en Bretagne, son pays (en fait Périgueux !). Remis en activité l'année suivante, il se trouva plus tard à la bataille d'Eylau (le 08 février 1807). L'Empereur qui l'aperçut comme il entrait en ligne, lui adressa ces paroles mémorables : « Colonel, c'est un baptême de sang qu'il vous faut aujourd'hui. » L'intrépide colonel, digne de sentir toute l'énergie de cette apostrophe, fit des prodiges de valeur qui lui valurent le grade de général de brigade (le 25 juin 1807).



(Bonapartiana ou Recueil choisi d'anecdotes)

.....Pub.....



.....Echo de campagne.....

L'ouverture de l'Assemblée Générale de 1411

Exceptionnellement, l'assemblée générale des grognards s'est déroulée en janvier, le 20. C'est qu'en octobre dernier, nous étions tous fort occupés. Ainsi donc, nous avons décidé d'un commun accord de reporter cette auguste assemblée, une première fois en décembre et une seconde fois en janvier. Il nous est apparu comme évident que faire cette assemblée après les fêtes fut plus raisonnable. En décembre, après une année de travail intensif et pour cause, nous avons jugé nécessaire de faire une pause. Donc, après la Saint-Sylvestre, les petits courriels et courriers ont commencé à fuser entre les membres de notre comité afin de préparer en deux heures une AG qui se devait pour une fois d'être brève. Et elle le fut. Comme quoi, il n'y a pas eu besoin de s'éterniser et de discuter de vingt-cinq points de détails pendant des heures. Avec l'aide des principaux intéressés, notre secrétaire a préparé une présentation diapo sur ordinateur portable pour la deuxième fois afin de se mettre au goût du jour. Gérard a emprunté un vidéo-projecteur et le mur de notre salle fit office d'écran géant. Fini les transparents à papa ! Il était donc une fois, dans un petit village alsacien répondant au nom d'Uffholtz, il y a bien longtemps, vers 19 heures, un gentil secrétaire qui arriva le premier à la salle Napoléon. Il faisait noir et le froid commençait à mordre au balcon. Alentours, dans les forêts voisines, on entendait déjà les hurlements sinistres des loups affamés. Mais s'armant de bons sentiments, il attendit patiemment que veuille bien se montrer son président. Ce qui était bien normal puisque c'est lui qui détenait les clés du local. Quelques minutes plus tard, c'est quand même un peu en retard qu'il pointa le bout de son nez, le sourire aux lèvres et les mains pleines de papiers. Il chantonnait guilleret un air, tout heureux qu'il était, de voir son secrétaire. « Vite ! Vite ! Tire la bobinette pour faire cherrer la chevillette ! » Dit ce dernier frigorifié. Les loups alentours lui rappelant la scène culte du film « Prends-moi vite, petit chaperon rouge ! » de Perrau'X. C'est ainsi qu'après avoir ouvert la lourde et massive porte, ils entrèrent, à l'aide du présidentiel sésame, d'abord dans l'antichambre du château. Fermant cette dernière derrière nous, tout devint maintenant silence et calme. Puis gravissant l'escalier monumental en marbre de Carrare, leurs pas s'étouffaient sur une moquette pourpre, délicate à souhait, posée sur le giron de chaque marche, jusqu'à les mener dans la salle d'arme attenante à celle du conseil. Elle était finement décorée de stuc et d'or fin, de tapisseries d'Orient et de tableaux. Comme c'était beau tous ces tableaux ! Là, le président à la bataille de Magenta. Ici, le président à la bataille de Coucy ou encore, le président à la bataille d'Angkor. Les tentures de lourd velours rouge pendaient majestueuses derrière de hautes fenêtres aux vitres multicolores qu'éclairait la lumière blafarde d'une lune gibbeuse, timide et froide. Les candélabres en fer forgé, disposés le long des murs, leurs offraient eux, une lumière tamisée, presque surnaturelle, qui formait une sorte d'aura sur l'auguste visage du président tout baigné de majesté que, tel un séide fanatique et dévot, le secrétaire suivait aveuglément. Puis, ils entrèrent dans la salle du conseil, le saint des saints, où devait se tenir un peu plus tard, la table ronde, l'assemblée générale. C'était un autre monde et ici, dans quelques minutes, de graves décisions devaient être prises. Le secrétaire savait qu'il y était souvent question de blé ou d'oseille dans cette salle du conseil. Austère, spartiate mais fonctionnelle, cette salle n'attendait plus que se présentèrent les preux chevaliers. Tout était déjà fin prêt. Le président avait déjà bien travaillé durant la journée. C'était maintenant au secrétaire de s'activer. Il s'empressa de déposer devant les sièges des dignitaires, les parchemins adéquat qui en peau de chagrin, qui en basane ou en vélin, suivant leur rang et leur qualité. Ici, se tiendrait le chevalier Jean François de Thévenin, maréchal de camp, là, le très vénérable Jean-Maurice de Guebwiller, à ses côtés, le grand chancelier du coffre Stéphane Ridé de Téschado, de la banque Téschado Ltd corporation and C°. Les dames seraient aussi présentes car il y aura ce soir trois adouvements lesquels seront suivis d'un banquet. Aussi, les princesses Cynthia de Kingersheim, Christelle de Suarce et Anne-Catherine de Uffholtz porteront leurs plus fines toilettes et leur hennin des jours de tournoi et de fête. Après les cérémonies, seront fait chevalier de l'ordre de Weyer dans le courant de la nuit, les sieurs Dominguez, qui vient de la cour du Portugal, Schaeffner, envoyé extraordinaire de son altesse Friedrich IV de Prusse, et Silvert, qui revient après de nombreuses années d'études passées à l'étranger. Ce soir, sera donc un grand moment. La bacchanale a été préparée spécialement pour l'occasion avec un soin jaloux reconnu de tous, par le maître-queue personnel du président. Il est nommé le sieur Christophe de Jolly, grand intendant des cuisines du Palais. C'est pour cela que la table se doit d'être de fête. C'était là, le programme de cette soirée extraordinaire et c'est ainsi que commença l'assemblée générale ordinaire de la BGHA. Enfin...presque !

Campagne

Le « bataillon sacré » - mars 1815

Nous sommes en mars 1815, l'immense armée impériale a été en grande partie licenciée et la plupart de ses officiers mis en demi-solde. Ces derniers étroitement surveillés, vivent chichement, subissent toutes les vexations de la part des royalistes et, autour d'un verre à la taverne, se retrouvent et se racontent leurs campagnes et leurs souvenirs. Le 1^{er} mars, le débarquement de Napoléon à Golfe-Juan va de nouveau les enflammer.

Le 19, alors qu'il se rapproche de la Capitale, le lieutenant-général Exelmans réunit trois cents « demi-soldes » à Saint-Denis à la demande du pouvoir en place qui essaya en un recours ultime de s'aliéner ces hommes qu'ils avaient pourtant fustigés pendant des mois auparavant, afin de former le noyau du corps d'armée du duc de Berry. Comment les royalistes pouvaient-ils espérer mettre en balance tant d'officiers qui avaient tout perdu avec celui dont ils tenaient toutes leurs gloires, grades et honneurs ? Nos trois cents officiers de tous grades apprenant que Louis XVIII venait de quitter la Paris pour Gand pendant la nuit, se consultèrent et



laissèrent éclater leurs sentiments trop longtemps comprimés. Les cocardes blanches furent arrachées et remplacées par d'autres tricolores. Le général Maison, présent à cette scène se sauva. Il sera fait plus tard, maréchal par le roi.

Ces hommes se mirent sous les ordres du colonel Charles Simon-Lorière, un des plus fervents bonapartistes qui fut, et comme en Russie, les chefs de bataillons, les capitaines et les lieutenants en furent les soldats, et tous décidèrent de tourner bride et de partir à la conquête de Paris, Exelmans à leur tête.

A peine sortis de Saint-Denis, comme le relate le capitaine Léon Routier dans ses mémoires, ils enlevèrent les équipages du duc de Berry. Une demi-lieue plus loin, ils trouvèrent un régiment de ligne en bataille sur le bord de la route. Les officiers « rebelles » haranguèrent les soldats et des cris unanimes et enthousiastes à l'adresse de l'Empereur répondirent de part et d'autre aux échos du colonel de ce régiment qui tentait de lutter contre une défection, elle aussi, inévitable. Là encore, les cocardes blanches s'arrachèrent des shakos et le colonel prit la fuite.

Puis, toujours se dirigeant vers Paris, c'est cette fois, un parc d'artillerie tout entier qui vint vers eux. En un instant, les artilleurs se rallièrent à l'Aigle impériale et tournèrent sur-le-champ chevaux, pièces et caissons pour suivre la petite troupe devenue conséquente. Arrivés aux portes de la Capitale, ils les trouvèrent fermées. Les occupants refusant cette fois, d'ouvrir.



Barrière de Saint-Denis (1815-20)

On commença à parlementer, se refusant à faire parler la poudre

contre des compatriotes. C'est à ce moment qu'apparut le lieutenant-général Exelmans. Il s'imposa et fit ouvrir la barrière et c'est ainsi que ces trois cents demi-soldes rallièrent Paris traînant derrière eux un parc d'artillerie au complet, un régiment de ligne et les équipages d'une altesse royale. Ils traversèrent Paris par le faubourg Saint-Denis, prirent à droite sur les boulevards et se dirigèrent vers les Tuileries au milieu d'une foule ébahie, interdite, qui se demandait si Napoléon n'était pas avec eux. En fait, eux non plus ne savaient pas où était l'Empereur en ce moment.

Puis, ils descendirent la rue Richelieu pour déboucher Place du Carrousel où cette fois, ils trouvèrent une nouvelle résistance plus vive que les précédentes et furent sur le point de livrer bataille.

Deux bataillons de la garde nationale parisienne se tenaient alors dans la cour intérieure du château pour garder les lieux. Les grilles qui séparaient cette cour et la place se trouvaient fermées (elles ont disparues aujourd'hui) et le drapeau blanc flottait toujours sur le pavillon de l'Horloge.

Routier écrit : « Nous voulions nous emparer de ce lieu d'abord pour notre compte afin de nous mettre en sûreté, ensuite pour préparer le logement de l'Empereur que nous attendions d'un moment à l'autre. »

Il fallait donc que la garde nationale évacue les lieux. Le général Exelmans pria le général Lecapitaine, commandant la garde nationale, de se retirer lequel refusa. Il était plus de midi et la foule se pressait aux portes des Tuileries, curieuse et impatiente, dans l'attente du dénouement de cette situation équivoque et du retour de Napoléon. Le temps passait et le temps pressait. Puis, dans un dernier coup de bluff,

toute l'artillerie fut mise en batterie devant les grilles, face au château et une dernière sommation fut faite à la garde nationale.

Lecapitaine qui chérissait aussi l'Empereur, cherchant une sortie honorable, céda alors devant l'exaspération des prétendants et sans doute, devant également les malheurs qui pouvaient causer son entêtement dans ses rangs.

Il fit évacuer les Tuileries. Les deux bataillons se retirèrent par les jardins et toutes les grilles furent ouvertes. Après la sortie des jeunes troupes, les vieux briscards firent leur entrée triomphale au cri, mille fois répétés, de « Vive l'Empereur ! » Puis, des postes de garde furent promptement organisés, et dans l'après-midi de ce vingt mars, le drapeau blanc fut amené et remplacé par un drapeau tricolore fabriqué à la hâte. Ce fut ce jour là, le premier qui fut arboré à Paris. On dressa sur-le-champ un contrôle nominatif de tous les officiers présents et qui avaient pris part à cette singulière aventure.

A neuf heures du soir, des berlines très simples se présentèrent au guichet des bords de l'eau et on annonça l'Empereur. Ce « bataillon sacré » fut le seul gardien du grand homme durant cette nuit du 20 au 21 mars. Les Grenadiers arrivèrent harassés à minuit et se jetèrent sur la paille étendue à leur intention dans la cour intérieure.

Le lendemain, Napoléon voulut passer une revue. Le « bataillon » d'officiers y figura. Les grognards de l'Île d'Elbe avaient repris leur service aux Tuileries et le reste, possession de leur ancienne caserne du quai d'Orsay. Les troupes arrivèrent de toutes parts pour prendre place et les Aigles impériales déployèrent à nouveau leurs ailes. On plaça les héros de la veille sur trois rangs ; on les divisa par pelotons sous les ordres



d'officiers supérieurs et ils attendirent le moment de la revue.

Soudain, l'Empereur parut à pied et à la vue d'un si grand nombre d'officiers réunis, vint droit sur eux et demanda des explications qui furent données aussitôt par le colonel Charles Simon-Lorière lequel avait pris la tête du mouvement de la veille et qui en cette qualité, eut l'honneur de présenter la liste à Napoléon redevenu 1^{er}.

Routier relate alors : « Napoléon entra alors dans nos rangs, mais ce fut pour y mettre le désordre ; je crois qu'à sa vue tout le monde perdait la tête...Entouré, pressé, touché par tous, embrassé même par beaucoup, il ne pouvait plus se retirer de nos mains et repassait des uns dans les autres... » Les généraux qui l'accompagnaient voulurent faire un moment cesser ces témoignages d'affection trop prononcés, ce à quoi leur Empereur répondit : « Laissez-les ! Ce sont tous mes amis ceux-là. » Puis, il monta à cheval pour continuer sa revue.

Le défilé terminé, ce bataillon d'officiers attendit des ordres qui ne pouvaient faire de doute. Leur tâche remplie, il fallait qu'ils rentrassent chez eux. Ce qui fut ordonné et exécuté immédiatement. Cette « armée » fut licenciée comme elle s'était formée après deux jours d'existence seulement.

En reconnaissance de cette action menée durant la journée du 20 mars, Napoléon 1^{er} pris la liste nominative de ces trois cents officiers, établie la veille, et accorda la Légion d'Honneur à tous ceux qui ne l'avaient pas et l'ordre de la Réunion à ceux décorés de la première. Il éleva le général Exelmans à la dignité de pair de France et son neveu, Napoléon III, en fera un maréchal.

Campagne
(Sources : Récits d'un soldat de la République et de l'Empire - mémoire du capitaine Gervais)